

## Hommage à Madame Mauger

Muriel Lejeune

*En 1996, mourait à Toulon Mme Mauger qui fut pendant toute leur vie aux Vigneaux la fidèle gouvernante de Dorothy et Alexis Leger. Il nous a semblé que nul n'était plus à même de tracer son portrait et de lui rendre hommage que sa petite fille, Muriel Lejeune.*

Henriette Thué naquit le 8 mai 1913, à Saint-Georges-sur la Prée, dans le Cher. Elle était la fille unique de Henri Thué et de Marguerite Bonnet. Sa grand-mère maternelle l'éleva jusqu'à l'âge de six ans. Elle ne revit ses parents qu'en 1919, après la guerre. Elle vécut alors avec eux à Vierzon, où ils étaient ouvriers dans une usine de porcelaine. À sept ans, elle commença sa scolarité, ainsi que l'étude du violon, mais fut retirée de l'école à treize ans, car sa mère la plaça dans un atelier de confection où elle apprit la broderie.

À sa majorité, à vingt et un ans, elle quitta ses parents et sa région natale pour s'installer à Hyères. Elle ne devait plus quitter le Var. Elle épousa ensuite Robert Mauger, sous-brigadier de police, dont elle eut une fille unique, Josiane. Peu après la naissance de l'enfant, elle occupa chez le docteur Jean Rivière son premier emploi de gardienne de propriété. Elle s'installa en 1957 aux Vigneaux. Comme elle me le raconta, le docteur Rivière lui ayant donné congé, elle accepta la proposition d'un architecte qui recherchait un gardien pour la propriété. Mon grand-père était atteint d'un cancer - il mourut en 1958 - et recherchait la proximité de la mer. Un courrier d'Alexis Leger des États Unis en 1958 marque le début des relations de ma grand-mère avec le poète.

Le début de la vie aux Vigneaux fut un peu difficile en raison d'une certaine incompatibilité de caractère avec Mme Leger qui, aux dires de ma grand-mère parlait peu le français et se montrait hautaine. Une intervention du poète dissipa le malaise et ma grand-mère accepta, me dit-elle, *les excuses de Mme* avec laquelle par la suite les relations furent très bonnes.

Pendant les mois d'hiver, où elle était seule aux Vigneaux, ma grand-mère entretenait la propriété. La vie était plus animée quand les époux Leger étaient là en été, et recevaient leurs amis, de moins en moins cependant au fil des années. Accompagnée au début par Mme Leger, puis seule quand elle eut passé son permis de conduire, ma grand-mère faisait quotidiennement les courses et les repas selon les directives de Mme Leger qui établissait les menus. M. Leger n'intervenait pas dans les aspects matériels de la vie de la maison. De temps à autre cependant, il demandait à voir sa gouvernante pour la féliciter de sa cuisine ou pour discuter avec elle de quelque décision la concernant. Je ne sais quelles étaient ces décisions, je sais seulement qu'il voulut l'emmener avec eux aux États-Unis et qu'elle refusa.

En 1963, avec le consentement de M. et Mme Leger, mes parents s'installèrent avec ma grand-mère aux Vigneaux. J'avais un an et demi. Ma sœur naquit l'année suivante. Environ deux ans plus tard, ma grand-mère accueillit son père qui passa la fin

de sa vie avec elle. Il s'occupait un peu du chien Richard avant son départ pour les États Unis, et créa un jardin potager derrière la maison, en dépit du terrain rocailleux. Selon ma grand-mère, une réelle amitié liait le vieux monsieur et le poète. Celui-ci s'inquiétait de la santé de son jardinier, s'intéressait au jardin, et les deux hommes discutaient souvent ensemble de jardinage et de botanique.

Au décès de mon arrière-grand-père, le jardin potager disparut, mais M. Leger continua ses conversations amicales avec le nouveau jardinier, Victor Botelli. Il lui fit tracer des allées dans toute la propriété et installer tout au long des bancs en ciment pour pouvoir s'y reposer. Vers la fin de sa vie, il s'y promenait quotidiennement.

En définitive, ma grand-mère me parlait peu de M. Leger mais je sentais qu'elle avait beaucoup de respect pour lui et qu'il l'intimidait, en dépit de l'amabilité qu'il lui manifestait. En témoigne cette anecdote qu'elle aimait à me raconter. Vers la fin de sa vie, il restait de longs moments dans sa chambre à se reposer et quand il lui arrivait de la faire demander, elle grattait très doucement à la porte. *Petite souris*, lui disait-il, ce qui la gênait mais amusait le poète. Jamais, disait-elle, il ne l'avait traitée comme une domestique, et il la présentait toujours à ses hôtes comme sa cuisinière ou sa gouvernante.

La simplicité d'Alexis Leger avait beaucoup frappé ma grand-mère. Ainsi, lors de ses promenades dans la propriété, il portait souvent un pardessus de drap, un chapeau et une vieille paire de chaussures qu'elle avait fait ressemeler plusieurs fois par le cordonnier du village de Giens. Un après-midi, un visiteur se présenta au portail et demanda à voir *le poète Saint-John Perse*, expression qui la surprenait toujours. Au même moment, celui-ci traversait le chemin et ma grand-mère le désigna au visiteur qui, surpris par l'aspect usagé des vêtements, déclara qu'il n'avait pas demandé à parler au jardinier !

Ma grand-mère parlait très volontiers des amis que les Leger recevaient. Elle appréciait plus particulièrement certains d'entre eux, comme les sœurs de M. Leger, Mme la baronne Boël, M. et Mme Albert Henry, M. Petit-Lorraine et d'autres encore.

Le dévouement dont elle fit constamment preuve envers le poète peut être illustré par la dédicace qu'il dicta à Mme Leger quelques heures avant sa mort pour figurer en tête d'un exemplaire des œuvres complètes de la "Pléiade" :

*Pour Henriette Mauger, fidèle amie des bons et mauvais jours.*

Pendant encore dix années, elle se dévoua avec la même fidélité aux Vigneaux et à Dorothy Leger qu'elle accompagna dans ses derniers instants. L'amour qu'elle avait porté au poète et à sa femme lui rendit insupportable l'idée de rester vivre aux Vigneaux. Leur présence encore sensible lui était trop douloureuse.

Pendant les huit années qu'elle passa ensuite dans son appartement de Hyères, elle ne cessait d'évoquer leur souvenir. Chaque année, elle envoyait fidèlement ses vœux aux quelques habitués des Vigneaux avec lesquels elle était restée en relation. Dans la maison de retraite où elle finit ses jours, parmi les quelques objets personnels qu'elle avait conservés avec elle, figurait leur photographie en noir et blanc prise par Lucien Clergue.

Muriel Lejeune